

XII

LE CABINET DE VERDURE

S'il est des situations d'esprit et de corps dans lesquelles la joie doit tuer d'une manière aussi foudroyante que la douleur, certes, la situation de don José Rovero était de celles-là.

Une émotion violente pouvait amener brusquement à son dernier période la maladie de cœur qui conduisait le vieillard vers la tombe par un chemin rapide et douloureux. Selon toute vraisemblance, José Rovero ne devait sortir de son évanouissement que pour mourir.

Il n'en fut rien, cependant.

Au bout de quelques minutes l'Espagnol reprit connaissance. Il se releva lentement, tenant toujours dans sa main droite la lettre de Philippe, et au premier regard qu'il jeta sur cette lettre, ses souvenirs lui revinrent en foule.

Alors, et par une réaction naturelle et pour ainsi dire inévitable, cet homme que nous avons vu courbé, anéanti, écrasé sous le poids des malheurs qui l'accablaient, et qui lui semblaient sans remède, cet homme, disons nous, se reprit à espérer.

Il entrevit, non seulement l'honneur commercial de son nom sauvé de toute tache, non seulement sa fortune réédifiée, l'avenir et le bonheur de sa fille assurés, mais encore, oubliant ses longues tortures et la prédiction sinistre du Brésilien centenaire, il rêva la guérison promise par son ami. Il se dit que sa vie pourrait être longue, puisqu'elle pourrait encore être belle.

« Qui sait, murmura-t-il, qui sait si le climat de feu de cette île n'est pas pour beaucoup dans ces souffrances que je croyais mortelles ? Sans doute le soleil tiède et la douce atmosphère de cette belle France qui m'attend m'apporteront le soulagement et le calme. Et puis, là-bas je trouverai des médecins illustres dont la science saura combattre victorieusement un mal qui paraît ici sans remède. Oh ! béni sois-tu cent fois, Philippe, mon frère bien-aimé ! Que tu me rendes ou non la vie, tu m'auras rendu le bonheur ! tu dépasses mes plus ambitieuses espérances ! Dieu m'est témoin que j'aurais souffert joyeusement mille morts pour assurer dans l'avenir l'union d'Olivier et d'Annunziata, et, ce rêve que je n'osais former qu'à peine, c'est toi même qui m'offres de le réaliser !... »

La joie est presque toujours expansive.

Don José ne voulut pas garder pour lui seul cette allégresse immense qui débordait dans son cœur.

Il quitta son appartement et se dirigea vers celui d'Annunziata.

« Où est ma fille ? demanda-t-il à une mulâtresse qui s'occupait à mettre en ordre des étoffes et des parures.

— La senora est dans le jardin... », répondit l'esclave.

Le vieillard quitta le pavillon et s'engagea dans les allées ombreuses dont le sable blanc assourdissait le bruit des pas ainsi qu'un épais tapis de velours.

Le jardin était vaste comme un parc. On pouvait errer longtemps dans ses dédales verdoyants sans trouver la personne qu'on y cherchait.

Ceci d'ailleurs n'arriva point à don José, qui connaissait la retraite favorite d'Annunziata et qui se dirigea vers cette retraite par le chemin le plus court.

Au bord du lac, dans un endroit où l'eau transparente venait lécher mollement la rive gazonnée, existait, adossé au tronc colossal d'un baobab, une sorte de cabinet de verdure construit en treillages sur lesquels s'enroulaient les lierres des tropiques aux larges feuilles, et toute une population de plantes grimpanes inconnues en Europe et couvertes de fleurs éclatantes pareilles à des étoiles de pourpre et d'azur.

Le voisinage de la pièce d'eau, l'ombre impénétrable de l'arbre géant, et les inextricables entrelacements qui brodaient d'une façon splendide le canevas du treillage, entretenaient dans ce charmant réduit une fraîcheur délicieuse, même aux heures où le soleil perpendiculaire laissait tomber sur la Havane une pluie de flammes liquides.

Une table rustique, un hamac de soie et plusieurs butacas formaient l'ameublement du cabinet de verdure.

Chaque jour, selon l'habitude des créoles, Annunziata venait y faire la sieste, mollement étendue dans son hamac ; ou bien, assise sur l'un des fauteuils à bascule, elle lisait, brodait ou rêvait.

Toute une volée de petits oiseaux familiers, accoutumés à recevoir des mains de la jeune fille des miettes de pain ou des poignées de grains, venaient alors se poser sur les plus basses branches du baobab, ou sur les lianes du berceau, et, chacun d'eux chantant sa chanson sans se préoccuper de celle de son voisin, ils produisaient un concert bizarre, une harmonie confuse, mais qui n'étaient pas sans charmes.

Quelques-uns, plus aventureux et moins timides (peut-être devons-nous dire aussi plus gourmands), pénétraient jusque dans l'intérieur du cabinet de verdure, se perchaient sur les cordelettes du hamac et sur les dossiers de bambou des butacas, et par leurs petits cris répétés s'efforçaient d'attirer l'attention d'Annunziata, qui ne manquait jamais de récompenser leur confiance par une libérale distribution de friandises.

La jolie Havanaise, au moment où nous allons la rejoindre, était assise auprès de la table rustique sur laquelle s'appuyait son coude.

Auprès d'elle se voyaient un livre entr'ouvert et une broderie commencée ; mais elle ne lisait ni ne travaillait.

Ses beaux yeux, laissant errer distraitement leurs regards sur les eaux argentées du petit lac, indiquaient que sa pensée était absente.

En effet, l'esprit de la jeune fille se trouvait en ce moment à plus de deux mille lieues de la Havane. Elle se souvenait des dernières paroles de son entretien avec son père, et elle songait à cette lointaine terre de France que peut-être elle verrait bientôt.

Ces deux mots, *la France*, suffisaient pour évoquer devant elle tout un radieux mirage de paysages féeriques et d'horizons inconnus. Annunziata rêvait un pays fantastique, une sorte de merveilleux Eden où jamais les rayons d'un soleil trop brûlant desséchaient les feuillages toujours verts, où tous les visages étaient blancs, où l'on n'entendait point les brutales lanières du commandeur déchirant la chair meurtrie des esclaves.

Enfin, disons-le tout bas, car la jolie Havanaise se l'avouait tout bas à elle-même, il lui semblait que les Français devaient ressembler à ce pâle et charmant Tancredi de Najac qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et qui lui devait la vie.

C'est au moment où Annunziata s'abandonnait si complètement aux songes gracieux qu'elle faisait tout éveillée, que don José Rovero arriva sur les bords du petit lac, auprès du cabinet de verdure.

Il écarta de la main les pampres qui retombaient comme un rideau mouvant sur la porte toujours ouverte, et il pénétra dans l'intérieur.

La jeune fille quitta son siège et courut à son père.

Tout en l'embrassant, elle remarqua le changement survenu dans l'expression de son visage. Ce visage était véritablement transfiguré et respirait la joie la plus vive.

Annunziata s'écria :

« Mon père, qu'avez-vous donc ? comme vous semblez heureux !

— C'est que je suis heureux, en effet, chère enfant de mon cœur... »

— Et vous venez me faire partager votre bonheur ?

— Oui.

— Eh bien, asseyez-vous là et dites-moi bien vite ce qui vous amène, afin que je me réjouisse aussi... »

— J'ai reçu de bonnes nouvelles... »

— De vos plantations ?

— Non. De mon meilleur ami... »

Le cœur d'Annunziata battit vivement.

« De France alors, dit-elle, et de Philippe Le Vaillant ?

— Oui, mon enfant, de France et de Philippe.

— Que vous dit-il ?

— Il me dit qu'il nous attend... Il me dit de nous hâter d'aller le rejoindre... Il me dit enfin... »

Don José s'interrompit.

« Quoi donc ? demanda curieusement Annunziata.

— Tu le sauras, mais un peu plus tard... »

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce qu'il s'agit d'un petit secret que je veux te cacher encore... répondit le vieillard en souriant, sois tranquille d'ailleurs, chère fille, ce secret n'a rien de funeste... »

Peut-être nos lecteurs ont-ils deviné déjà le double motif qui venait d'arrêter sur les lèvres de don José Rovero les paroles prêtes à s'en échapper.

Il avait réfléchi, d'abord, qu'Annunziata, ne connaissant point Olivier, pouvait être inquiétée par cette demande en mariage qui liait en quelque sorte son avenir, et que mieux valait cent fois laisser les deux jeunes gens faire connaissance, et donner à l'amour le temps de naître dans leurs cœurs, que d'annoncer à la *senorita* qu'elle était fiancée.

Ensuite, apprendre à Annunziata cette union comme une chose arrêtée d'avance, n'est-ce pas lui dire que ni elle ni don José ne reviendraient plus à la Havane ? Or, la pensée de quitter, pour ne les revoir jamais, les lieux si beaux où elle était née et où elle avait grandi, devait, selon toute apparence, attrister vivement la jeune fille, tandis qu'en France, au contraire, d'autres pensées, d'autres sentiments, d'autres affections, viendraient bien vite effacer les premières empreintes et couper court aux regrets avant même qu'ils eussent eu le temps de naître.

Annunziata, ne soupçonnant en aucune façon la gravité de ce que lui cachait son père, et convaincue qu'il ne s'agissait que de quelque surprise qu'il lui ménageait, n'insista point.

« Puisqu'il en est ainsi, dit-elle à don José, et puisque M. Le Vaillant nous attend avec impatience et vous presse de partir, l'époque de notre départ est imminente ?

— Oui, mon enfant.

— Mais enfin, cette époque, pouvez-vous la fixer ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne dépend de moi en aucune façon, puisqu'en ce moment je n'ai pas dans le port un seul de mes navires, et que par conséquent il nous faut attendre qu'un bâtiment étranger vienne ici prendre une cargaison de sucre ou de bois des îles pour la France ou pour l'Angleterre. Nous nous embarquerons à bord de ce bâtiment... »

— Cela peut tarder... »

— De fort peu de temps. A cette époque de l'année les arrivages sont fréquents. Dans tous les cas, tenons-nous prêts afin que rien ne puisse nous empêcher de saisir la première occasion qui se présentera... »

A suivre

EN FIN DE COMPTE

Les sports de la saison d'été amènent toujours leur fort contingent d'accidents de toutes sortes et pour leur traitement, voici un exemple qui porte son enseignement M. Jacobs Etzensperger, 14 Summer St ; Cleveland, O. E. U. A. dit : Je me suis foulé le bras, en gaulant des châtaignes j'étais incapable de le soulever : j'ai souffert pendant des années, et c'est l'Huile Saint-Jacob qui m'a guéri. Après plusieurs années de souffrances. Il est tombé sur le bon remède, en fin de compte. Avoir immédiatement le meilleur remède sous la main, c'est s'éviter beaucoup de souffrances.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

En-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.